«Être minoritaire ne signifie pas être insignifiant»

TRENTO LONGARETTI

Interview d'ENZO BIANCHI

Le christianisme est pluriel. Il doit apprendre la diversité. La spiritualité chrétienne est, au fond, un art de vivre humainement

Interview d'Enzo Bianchi, prieur de Bose, par Jean-Marie Guénois

La Croix, 17 novembre 2007

Fondateur de la communauté monastique oecuménique de Bose en Italie, frère Enzo Bianchi n'est pas inquiet pour l'avenir des chrétiens.

La Croix : Vous osez affirmer que la fin de la chrétienté est une chance pour le christianisme...

Enzo Bianchi : Et je le confirme, car le christianisme a vécu jusque-là sur une ambiguïté, celle d'« être » chrétien sans avoir à le devenir, d'être pratiquant sans vivre vraiment un chemin de foi personnel. Cette coïncidence entre la foi et la société n'existe plus, et la nouvelle situation de minorité des chrétiens est une chance pour manifester que leur foi est vécue dans la liberté et par amour. La liberté et l'amour sont en effet les conditions de la foi chrétienne. Ce ne sont plus le hasard ou la nécessité.

Devenir minoritaire peut conduire à une disparition à venir : cela ne vous inquiète-t-il pas ?

Être minoritaire ne signifie pas être insignifiant. Il y a des minorités efficaces, qui agissent dans la société pour que soit entendu le message chrétien. Il faut donc veiller à ce que ce statut de minorité ne conduise pas à un étouffement, mais soit comme le sel ou la lumière du monde. Il faut que la minorité chrétienne ait la possibilité réelle d'exercer une véritable influence évangélique au cœur de l'humanité.

Minoritaires, les chrétiens doivent-ils chercher à avoir de l'influence sur la société ?

Autant il ne faut pas avoir l'obsession de l'influence, autant il ne faut pas en avoir peur. La vraie vie chrétienne porte en elle un message d'humanisation. La spiritualité chrétienne est, au fond, un art de vivre humainement. Si les hommes perçoivent que les chrétiens ont une vie bonne, vraie et heureuse, ils se poseront la question du fondement de cette vie, et l'annonce de Jésus-Christ deviendra presque naturelle. Elle se fera dans le dialogue, sans s'imposer.

La transition entre une époque marquée par un christianisme dominant et ce nouveau statut de minoritaire est vécue comme un traumatisme par beaucoup dans l'Église. Pas pour vous ?

C'est un passage douloureux et une épreuve, mais il ne faut pas avoir peur, ni craindre. Nos yeux ont du mal à discerner et il ne faut pas se fier aux statistiques, parce que la foi n'est pas mesurable. Personne, dans notre société sécularisée, n'est en effet capable de mesurer l'influence durable de l'Évangile quand il touche le cœur d'un homme.

Vous n'êtes donc pas inquiet pour l'avenir ?

J'ai une grande confiance, car si nous croyons que le christianisme est une forme d'humanisation, alors les hommes s'intéresseront au christianisme. S'il y avait des obstacles à cela, ils viendraient de nous et non du monde. C'est nous qui ne sommes pas capables de dire notre espoir, de donner envie par notre art de vivre et de faire de notre vie humaine avec le Christ un chef-d'œuvre véritable.

Le statut de minoritaire peut s'accompagner d'un réflexe communautaire avec des crispations : qu'en pensez-vous ?

Il faut reconnaître que le dialogue, l'ouverture aux autres, l'exercice de l'altérité est devenu plus difficile, car ils suscitent une méfiance et nous traversons une sorte d'hiver dans toutes les religions. Mais c'est une période qui passera. Si l'Église résiste à la mondanité, si l'Église comprend que prier Jésus pour l'unité n'est pas une mode mais appartient à l'essence même de la vie chrétienne, alors nous aurons un nouveau printemps de l'oecuménisme, un temps nouveau pour le dialogue.

Vous êtes optimiste !

J'ai vraiment de l'espérance. C'est une heure qui va passer. Une nouvelle fois, l'Évangile l'emportera sur toutes ces contradictions.

Mais comment éviter le pire ?

Nous sommes condamnés à la dynamique de la Pentecôte. Le christianisme est pluriel. Il doit apprendre la diversité et non l'uniformité. Et j'espère que l'on trouvera dans le ministère de Pierre (NDLR : celui du pape comme évêque de Rome) un ministère d'unité qui est nécessaire pour toutes les Églises, comme le Seigneur l'a voulu. Le pape peut en effet jouer un rôle pour que se réalise la communion des Églises. Ce fut le cas pendant le premier millénaire du christianisme.

Je souffre aujourd'hui pour l'esprit œcuménique car il y a, dans les Églises, des gens qui travaillent contre l'unité ou qui construisent une praxis défensive. Ils ne l'emporteront pas, car l'esprit de l'Évangile vaincra ces oppositions. Mais méfions-nous du mépris pour les autres cultures : ce n'est pas l'esprit chrétien. Le Christ a été capable de s'asseoir à la table des pécheurs, il est même mort entre deux malfaiteurs... L'Église est son corps, elle ne peut avoir une autre route que celle de son Seigneur ! Mais elle doit avoir le courage d'être un espace de rencontre et d'écoute de tout homme : alors, l'Évangile pourra se dilater et rejoindre tout homme.

L'avenir des chrétiens passe-t-il aussi par un dialogue accru avec les autres religions ?

Il faut être très clair sur ce point. Je ne suis pas d'accord quand on affirme que le christianisme est l'un des trois monothéismes. Le christianisme est un monothéisme spécial, car la voie qui nous porte à Dieu comme communion et Trinité, c'est un homme. C'est par l'humanité du Christ que nous pouvons aller à Dieu. Autre spécificité, le christianisme a établi trois ruptures : entre le sang et la famille, entre la terre et la patrie, entre le temple et la religion. Ces trois ruptures empêchent les chrétiens d'être fondamentalistes, nationalistes et uniformes... Certes, la vérité reste une – c'est le Christ ! –, mais l'anthropologie chrétienne est plurielle, et elle doit absolument passer par une interprétation humaine. Une troisième spécificité chrétienne consiste à croire que tout homme est à l'image et à la ressemblance de Dieu. Même si un homme perd sa ressemblance avec Dieu, il garde en lui son image et reste donc toujours capable de faire le bien.

À partir de ces spécificités, et avec cette capacité d'écoute, il faut que nous menions un dialogue pour être ensemble des frères. Ce qui ne veut pas dire avancer dans le dialogue interreligieux avec un esprit irénique, mais mener ces dialogues sur le plan de l'humanité et sur celui de la raison. Tout en ayant le courage de la confrontation, et de demander à l'islam comme au judaïsme de lire les textes comme des paroles humaines où l'on peut trouver la Parole de Dieu, mais sans laisser d'espace au fondamentalisme ou des lectures sans rapport avec la réalité.

Pensez-vous que l'avenir du christianisme peut être obscurci par le choc des civilisations ?

C'est sur l'éthique que va avoir lieu le choc des civilisations. En Italie, par exemple, je vois monter un anticléricalisme qui n'était pas présent il y a dix ans, il se transforme même en antichristianisme.

Comment l'éviter ?

Il faut créer un style d'écoute. Les chrétiens – et notamment les catholiques – écoutent trop peu. Sans écoute, pas de communication et pas d'avenir commun. Seul un exercice d'écoute peut conduire à la communication, puis la communication mener à la communion. L'Église, dans le domaine éthique, se veut au service de la dignité de l'homme : comment se fait-il qu'elle passe parfois pour fondamentaliste ? Nous nous exprimons à travers des interdits, et nous ne sommes donc pas compris. Nous devons parler aux croyants et aux non-chrétiens avec d'autres termes que ceux de la catéchèse. Si nous présentons la loi naturelle comme l'abécédaire de la qualité humaine de l'homme, nous pourrions participer à la construction d'une éthique mondiale.

Quelle priorité voyez-vous pour l'avenir de l'Église ?

Pour ce qui est de la vie interne de l'Église, il y a un mot que nous n'avons pas le courage d'employer, c'est celui de « synodalité ». La synodalité, cela consiste à cheminer ensemble avec nos différences. L'Église, elle, parle de collégialité, ce qui se réfère à une même appartenance. Or, la synodalité est une nécessité urgente pour montrer que l'Église est une communion dans la diversité. Si l'Église n'est pas une communion en elle-même, elle ne saura pas être en communion avec les autres. Et quand on fait son chemin sans les autres on finit par le faire contre les autres.

Recueilli par Jean-Marie GUENOIS

Mots-clés: [La Croix](#)